Caroline Oudin-Bastide, *L'effroi et la terreur. Esclavage, poison et sorcellerie aux Antilles*

Paris, La Découverte, Les Empêcheurs de tourner en rond, 2013, 325 pp.,
ISBN 9 782359 250657

Michel Porret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/chs/1586>

DOI : 10.4000/chs.1586

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 146-147

ISBN : 978-2-600-01953-8

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Michel Porret, « Caroline Oudin-Bastide, *L'effroi et la terreur. Esclavage, poison et sorcellerie aux Antilles* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 19, n°1 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/chs/1586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.1586>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Droz

Caroline Oudin-Bastide, *L'effroi et la terreur. Esclavage, poison et sorcellerie aux Antilles*

Paris, La Découverte, Les Empêcheurs de tourner en rond, 2013, 325 pp., ISBN 9 782359 250657

Michel Porret

RÉFÉRENCE

Caroline Oudin-Bastide, *L'effroi et la terreur. Esclavage, poison et sorcellerie aux Antilles*, Paris, La Découverte, Les Empêcheurs de tourner en rond, 2013, 325 pp., ISBN 9 782359 250657.

- 1 En Europe catholique et protestante, notamment dans les zones rurales ou peu urbanisées, durant la période noire de la grande chasse aux sorcières (XVI^e-XVII^e siècles), l'empoisonnement criminel est une des circonstances aggravantes des procès intentés contre les femmes et les hommes jugés et exécutés par le feu puis la corde pour le crime atroce du *maleficium*. Dans la France de Louis XIV, la grande Ordonnance de 1682 qui met fin à la répression de la sorcellerie (Robert Mandrou, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle*, 1968) fait du crime d'empoisonnement un délit atroce en toutes ses circonstances, ce que pérennise le Code pénal (1791, 1810).
- 2 Pour évoquer les liens réels et imaginaires entre sorcellerie et poison, Caroline Oudin-Bastide fait ici œuvre d'anthropologie des pratiques et des croyances au mal dans une société coloniale. Au terme d'une perspective comparative entre l'Europe moderne et l'Afrique et avec des généralités didactiques sur l'histoire de la justice (arbitraire et circonstances, juridictions, système des preuves, médecine légale, procédure, peines, Beccaria, intime conviction, etc.), son ouvrage, dépourvu d'index analytique et onomastique, déplace habilement notre attention sur les Antilles françaises aux XVII^e et XIX^e siècles. Ce monde inégalitaire de l'esclavage, des plantations et de la puissance

absolue du Blanc métropolitain est hanté par le peur sociale du poison (« fléau maléfique ») – comme l'étaient bien souvent les communautés rurales d'Europe confrontées à l'attaque du mal imputée aux sorcières. Aux Antilles, si le Code noir (1685) ne mentionne pas le crime d'empoisonnement, l'arrêt de 1720 du Conseil souverain de la Martinique et de la Guadeloupe (1645, 1664, 1675) et l'ordonnance royale de 1724 sur les « vénéfices et les poisons » remplissent ce vide juridique.

- 3 Dans les îles esclavagistes françaises, la « magie nègre » propagerait ce délit. Elle résulte d'un syncrétisme entre les croyances africaines et la démonologie européenne propagée par le clergé colonisateur qui brandit l'arme du mal pour discipliner la population servile. Dès le début de la colonie, l'empoisonneur est apparenté au sorcier maléfique. Détruire le pouvoir dominical, ruiner le planteur, venger une offense, manifester sa « haine naturelle » envers le maître : animé par ces motifs subsumés par les juges, l'empoisonneur-sorcier utiliserait ses connaissances traditionnelles en matière de botanique pour déployer le mal. Il viserait le maître dont la famille, les biens et les moyens de production (main- d'œuvre libre, esclaves, bétail, eau, récoltes). Si les Blancs sont parfois censés être à l'abri des poisons traditionnels, alors ils sont frappés avec l'arsenic, le vert de gris et le verre pilé ! L'attaque du mal semble illimitée selon les sources administratives de la colonie.
- 4 Cinq mille noirs empoisonnés et huit mille têtes de bétail : tels sont parmi d'autres les chiffres d'un rapport colonial de 1827 sur l'« infernal fléau » à la Guadeloupe. Pour les Blancs, la « science des poisons » serait d'origine africaine. Sa connaissance se perpétue parmi les enfants créoles. *In fine*, le crime de poison renvoie à l'« animalité » des esclaves de couleur et à un crime politique pour briser le joug colonial. L'empoisonnement est à la fois la fourniture de poison (minéral, végétal) et le sortilège (magie). D'où son effroi social. Or, selon un mécanisme répressif bien connu, la peur du maître se retourne en terreur institutionnelle ou privée envers le dominé. Libre ou esclave, le « nègre » est broyé par l'étau d'une répression officieuse et institutionnelle appliquée par des commissions et tribunaux « extraordinaires » ou cour prévôtale (XIX^e siècle), qui suspendent les règles juridiques coutumières et appliquent des peines rigoureuses allant jusqu'à la mort. Au XVIII^e siècle, face à la population servile contrainte d'y assister, le supplice de l'empoisonneur est conforme aux usages de la métropole (mutilation des poings, feu vif, cendres jetées au vent, etc.), alors que la peine du bûcher persiste jusqu'en 1822 lorsque la guillotine remplace le feu.
- 5 Plus généralement, la grande peur du poison amplifie la violence esclavagiste basée sur les privations quotidiennes, le travail forcé sous le fouet, la banalisation des châtiments corporels, la mise aux fers, les exécutions sommaires. La force du maître s'en trouve renforcée, car l'opinion de la colonie déplore l'impuissance du système judiciaire face au fléau du maléfice-poison. Contre toute la tradition du droit colonial, le maître devient le « juge naturel » de l'esclave. Il arrive qu'il enferme dans un cachot jusqu'au trépas. Son « droit de mort » arbitraire est vitalisé. Hors des recours politique, judiciaire ou religieux qui maintiennent un ordre légal dans les îles, il reste le garant absolu de l'ordre colonial. Il se mue en champion moral dans la guerre que la société coloniale (chrétienne) mène contre le grand fléau du poison que déclenche le sorcier empoisonneur.
- 6 Face au malheur biologique (surmortalité des humains ou du bétail), l'ordre colonial entretient la croyance au poison que partagent les maîtres, les esclaves et les « libres de couleur ». En résulte un imaginaire sécuritaire et répressif sur l'inexorable attaque du

mal organisée par le « nègre empoisonneur » contre les représentants de la classe dominante issus de la métropole. Cet imaginaire fait écho à la culture de la peur satanique qui environne et durcit les affaires de sorcellerie en Europe continentale jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

- 7 Entre Edward E. Evans-Pitchard, Marcel Mauss et Jeanne Favret Saada, belle page d'anthropologie sociale et politique du colonialisme à l'œuvre que signe Caroline Oudin-Bastide tout autour de la culture du poison et de son effroi dans les Antilles françaises, l'épouvante qu'elle suscite et les mécanismes répressifs qu'elle engendre entre justice publique et justice privée pour maintenir l'ordre colonial par la terreur des châtements arbitraires. Finalement, l'ouvrage s'inscrit dans une histoire du crime « atroce » d'empoisonnement, lequel, en Europe, comme dans les colonies, brutalise la pratique pénale sanctionnant de manière expiatoire l'abominable abus de confiance qu'il implique.

AUTEURS

MICHEL PORRET

UNIGE-équipe DAMOCLES